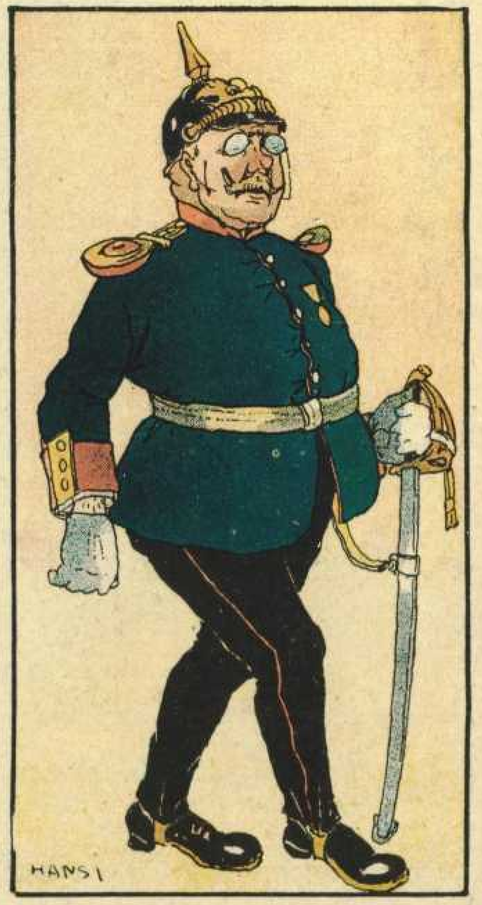
Il y a une autre fête qu'on voudrait bien nous voir célébrer avec autant de joie que nous en mettons à célébrer le Messti : c'est la fête de l'Empereur qui a lieu au mois de janvier. Au village, l'instituteur allemand a bien essayé d'organiser une cérémonie, avec une cantate patriotique, et, pour finir, un ennuyeux discours. Mais cela n'a pas réussi, et seuls, les enfants du gendarme ont repris en chœur le *hoch* final. Car les écoliers alsaciens — aujourd'hui comme quand j'avais leur âge — se donnent le mot pour ouvrir la bouche et faire semblant de crier... mais pas plus... et gare au lâche qui s'aviserait de hurler avec les loups : on le retrouverait à la sortie ! On a fini par renoncer à la fête, mais on a une journée de congé. Vingt-quatre heures de vacances sont toujours bonnes à prendre et les enfants en profitent pour aller voir la fête dans la petite ville voisine. Ce jour-là, les Allemands sont très curieux à regarder, car tous se déguisent. Les plus petits garçons portent des casques à pointe et brandissent de petits sabres, les jeunes filles portent en sautoir un ruban aux couleurs allemandes. Les hommes qui, autrefois, avaient un grade quelconque dans l'armée, remettent leurs uniformes devenus trop étroits, et rien n'est drôle comme de voir en sous-lieutenants de gros conseillers ou de vieux professors. Le chef de gare et son adjoint s'habillent en académiciens ; ceux qui n'ont pas d'uniformes paraissent bien ennuyés et, pour se consoler, ils arborent une brochette de ces décorations allemandes dont le nombre infini est divisé en plusieurs classes comme les wagons de chemins de fer. Il y a surtout une admirable médaille à ruban jaune serin donnée à tous les soldats qui avaient le mérite de vivre en l'année 1897, centenaire... de je ne sais plus quoi... Mais ce qu'il faut voir, c'est vers les cinq heures du soir, après le grand banquet officiel, la sortie des convives. C'est un spectacle dont les Alsaciens n'aiment pas à se priver, et pour peu qu'il y ait un peu de verglas, tout ce peuple des « seigneurs de la terre », tous ces conseillers d'école, de commerce, d'archives, de forêts, de santé et de calculs, ordinaires, intimes et véritablement intimes de première, de deuxième, de troisième classe, ont bien de la peine à trouver leur équilibre. Les auberges sont bondées de monde et pendant longtemps, dans la belle nuit d'hiver, on entend les *hoch* lugubres comme des cris d'oiseau de proie... Quand j'étais petit, il me semblait que ce jour-là les Français n'auraient pas grand'peine à reprendre l'Alsace.



http://www.digibib.tu-bs.de/?docid=00000394